

Écrire pour penser le soin...

Dans cet ouvrage écrit en première personne, Dominique Friard, superviseur, infirmier de secteur psychiatrique, raconte ses rencontres toujours singulières avec les patients. Au fil des récits, il dessine sa vision du soin en psychiatrie. Interview.

Que contient cet ouvrage ? À qui est-il destiné ?

Ce livre est constitué d'histoires. Il raconte des moments de soins. Les appels téléphoniques de Claire, la plainte inlassable de Claude, la « pêche aux femmes » de M. Briquet. Il est fait de belles rencontres. Les personnes dont je retrace le parcours ne sont pas des objets de soins mais des guerriers qui se battent contre « une maladie ». J'ouvre les guillemets et invite le lecteur à les écouter, à se laisser enseigner les méthodes de survie qu'ils ont fabriquées et inventées. Ce sont des récits qui ne coïncident pas avec la réalité brute des faits. Je raconte. J'enjolive. Je colle des adjectifs, des subordonnées, des paragraphes. C'est une version soignante du polar. C'est du « noir » sur fond d'espoir. On y passe du Château de Versailles au camp de concentration du Struthof, on rencontre le fils d'un gardien de camp qui étouffe des horreurs commises par son père. On y mène des enquêtes. Sans lampes braquées sur le visage. Le monde dans lequel se meuvent ces héros n'a rien à envier au plus sombre des thrillers. Les professionnels du soin sont évidemment invités à lire cet ouvrage mais tous ceux que l'humain fait vibrer pourront cheminer avec ces héros anonymes.

« J'aime les fous ». Pourquoi ce titre ?

J'aurais pu me contenter d'un pouce levé. Je like. Sauf que soigner ne se limite pas à cliquer sur une icône. Le soin suppose un engagement. « J'aime », ça signifie que le soin est nécessairement subjectif, que c'est de l'amour donc du transfert. Le livre ne traite que de ça. Du transfert. De ce que chaque soignant met d'affect dans ses relations aux autres (les patients, ses collègues) et aux institutions. J'aime les fous. Pas tous. Certains plus que d'autres.

C'est de ceux-là dont je parle. Ceux qui m'ont apprivoisé. L'affect, ça soigne, à condition d'être travaillé, inlassablement. Ce titre marque aussi une prise de position dans un monde de contrôle, de protocoles, de parcours de soin qui ne laissent plus guère place au désir. Ces fous que l'on enferme, isole, attache en se gargarisant d'*empowerment* ou d'éducation thérapeutique, je les aime. Point.

Vous avez choisi de raconter des histoires. Est-ce un choix « pédagogique » ?

Non, pas du tout. Je ne connais rien de plus « emmerdant » que la pédagogie. Des récits calibrés destinés à l'édification du lecteur, une sorte d'éducation thérapeutique à destination des soignants ? Non, je raconte des histoires qui n'ont d'autres fins que d'être des histoires. Le lecteur attentif y lira mes doutes, percevra mes failles, s'étonnera de certains choix qu'il trouvera discutables. Si ces histoires peuvent avoir des vertus pédagogiques c'est d'être partagées, lues à plusieurs et commentées. « Ça me fait penser à Mme Loste qui venait me trouver chaque fois qu'elle se coupait avec une lame de rasoir. » Qu'un soignant revisite un accompagnement à partir d'un de ces récits et j'aurais atteint mon objectif. Si chaque histoire donne envie de lire la suivante et qu'à la fin du recueil on soupire : « *Déjà fini* », si on se rue sur Internet pour savoir quand sort le prochain, je serais ravi. Cet ouvrage, c'est de la littérature, et ce n'est déjà pas si mal.

Quelle est la place de l'écriture dans votre pratique professionnelle ?

C'est ce qui me permet de penser. J'ai toujours écrit. J'ai créé mon premier journal en 1978. J'y publiais des textes écrits par des patients et des réflexions

plus théoriques nées des impasses de la formation d'infirmier de secteur psychiatrique. C'est avec la suppression de ce diplôme que j'ai trouvé ce que je voulais raconter : des histoires de fous (et de ceux qui les soignent). Ceux qui nous ont précédés n'avaient pu ou su raconter le soin. Nous avons décidé (Marie Rajablat, Marie Leyreloup et quelques autres...) de contribuer à combler ce vide. Écrire est donc pour nous d'abord un acte politique. J'écris pour que quelque chose reste de ce que nous avons partagé avec les patients, que quelque chose de leur enseignement puisse être transmis. Un devoir de mémoire en quelque sorte. Un soin en mouvement qui se fabrique au quotidien, et s'adresse à des personnes qui fuient le livre et la théorie. Des récits, des histoires donc. Plus j'écrivais et plus je devenais écrivain. Lorsque je recevais un patient, l'écrivain était là, dans l'ombre, à l'affût. Il ne perdait pas une miette de ce qui se disait. Lorsque j'écrivais, l'infirmier lisait par-dessus mon épaule, et secouait la tête, une moue méprisante aux lèvres quand je me laissais emporter par la littérature. Progressivement, je me suis rendu compte que pour comprendre une situation, je devais l'écrire. Je ne voyais bien que ce que je décrivais. L'écriture est alors devenue un outil de pensée. Ce recueil est le fruit de ce dédoublement. Par ailleurs, je rédige actuellement un *Traité de l'entretien clinique infirmier*.

• **À lire :** « *J'aime les fous* ». Dans la tête d'un infirmier psychiatrique. Plaidoyer pour les soins ambulatoires en santé mentale. D. Friard. Paris, éd. Seli Arslan, septembre 2019, 24,50 euros.